

AURÉ PETITJEAN— ALAPHILIPPE

L'APPEL DE SHINKAI

LA MARQUE DU CHAOS

TOME 1

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de voir
le jour :

ANGLADE THERESE
BONFANTI ALINE
BOROT BRICE
DIGNAC GEORGETTE
FLAURAUD JEAN-MARC
JOUVE JULIETTE
LOUBEYRE CORINE
MAITUKU MARJORIE
MASSON VINCENT
NAHON LAURA
PAYRAT DAVID

PETITJEAN CLAIRE
PETITJEAN ESTELLE
PETITJEAN FLORA
PETITJEAN PATRICK
PICH STÉPHANE
POUGNAUD VANESSA
REYROLLE MARIA
ROUANNE JEAN LOUIS
SADERNE BASTIEN
SWAN DUFOUR

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation inter-
dits pour tous pays.*

ISBN 9791042525835

Dépôt légal : février 2026

L'éveil – Présages et fractures

Le monde semblait s'effondrer sous ses pieds.

Reizan courait, ou du moins il croyait courir, le sol n'était plus qu'un amalgame de fragments flottants, des dalles de pierre suspendues dans un néant obscur où le haut et le bas s'entremêlaient. Le ciel saignait, déversant une pluie noire, acide, qui s'évaporait en sifflant au contact de sa peau. Les arbres hurlaient, leurs branches tordues comme les bras disloqués cherchant à l'agripper.

Il avait beau crier, aucun son ne sortait. Autour de lui tout était inversé. Les maisons pendaient au ciel comme des carcasses, les visages des passants, flous, déformés, sans yeux, le fixaient avec une haine muette. Une odeur insoutenable de chair brûlée et de métal rouillé emplissait l'air. Ses pieds nus saignaient, chaque pas sur les pierres brisées lui lacérait la plante des pieds, mais il n'arrêtait pas.

Puis une voix surgit, rauque, écorchée, inhumaine.

— Tu as échoué Reizan..., encore.

Il se retourna violemment. Derrière lui, une silhouette massive se dessinait dans le brouillard poisseux, dissimulée sous une cape faite de cris. Il ne pouvait en discerner les traits, mais il sentait son regard, brûlant, haineux, transpercer son âme.

— Tu n'as rien pu faire. Tu l'as laissé mourir... comme les autres.

La silhouette tendit une main, et le décor changea brusquement. Il était à nouveau là, dans cette ruelle de son passé, le sang de Nao éclaboussant les murs, sa propre main tremblante plaquée contre la blessure béante de son ami. Le hurlement de Nao, étouffé par la douleur, se mêlait au rire démoniaque des agresseurs qui s'évanouissaient dans les ténèbres. Reizan sentit à nouveau la chaleur du sang couler sur son visage, cette sensation brûlante, presque vivante, quand le coup avait déchiré sa peau. Une explosion de douleur, de honte, de rage.

— Tu portes la cicatrice mais tu ne portes pas encore le fardeau, souffla la voix. L'anneau t'a choisi pour mieux te briser.

Le vent glacial balaya la scène, et tout devint noir.

Reizan se réveilla en sursaut, le souffle court, trempé de sueur. Son cœur battait à tout rompre, et l'obscurité de sa chambre semblait encore vibrer de l'écho du cauchemar. Il porta machinalement la main à son œil droit, sentant la cicatrice, fine mais profonde, qui y courait. Une brûlure fantôme s'éveillait en lui chaque fois qu'il y pensait.

— Qu'est-ce que c'est que ces rêves ? marmonna-t-il en se redressant. Il resta un long moment assis sur le bord de son lit, les coudes posés sur les genoux, les mains dans les cheveux. La voix, les images, la douleur... tout était si réel. Trop réel. Et cette phrase qui tournait encore en boucle dans sa tête.

— L'anneau t'a choisi... pour mieux te briser.

Après une douche froide pour faire taire les frissons persistants, Reizan s'habilla lentement. Son uniforme, soigneusement repassé, pendait sur le dossier de sa chaise. Il l'enfila sans vraiment y penser, nouant sa cravate de travers, comme toujours. Une cicatrice à l'œil droit, un regard cristallin presque trop pur pour son visage fermé, des cheveux bleu nuit attachés à la va-vite, il ressemblait à un prince déchu.

Aujourd'hui était son premier jour dans un nouveau lycée. Mais au fond de lui, cela ne faisait aucune différence. Le monde lui semblait toujours aussi incompréhensible. À l'entrée du lycée, l'atmosphère contrastait violemment avec son état intérieur.

Le soleil brillait, les élèves riaient, d'autres couraient en retard. Certains bavardaient joyeusement tandis que d'autres s'amusaient à se taquiner, jetant des blagues idiotes avant de rejoindre leurs classes. Le bâtiment, sobre mais propre, portait l'austérité des écoles japonaises, un lieu d'études stricte mais vivant.

Reizan entra dans sa classe. Il s'installa au fond, contre la fenêtre. Regard perdu, bras croisés, l'air absent. Il n'avait clairement pas envie d'être là. Devant lui au premier rang, un élève maladroit nommé Koda laissa tomber ses affaires en entrant. La classe éclata de rire. L'un d'eux posa son pied sur le dos de Koda, le faisant tomber à genoux, humilié.

Soudain, un silence s'imposa quand Daiki se leva. Grand, le regard perçant, une carrure d'athlète, il dégageait une aura calme mais intimidante. Il s'approcha lentement des agresseurs et sans lever la voix, lâcha froidement :

— Si vous cherchez un défi, je peux vous montrer ce qu'est un vrai combat. Mais vous ne ressortirez pas avec vos jolis sourires.

Le ton était glacial. Les caïds ricanèrent nerveusement avant de reculer. Le professeur entra à ce moment-là. Sa simple présence calma l'atmosphère. Homme sec, au regard d'acier, voix grave, il portait sur lui une sagesse pesante, presque inquiétante. Il scruta la classe, chacun des élèves, silencieux.

— Il y en a au moins un... peut-être deux... cela commence ici..., pensait-il sans dire un mot.

Le cours débuta dans une tension retombée, Reizan resta immobile, regard vide, il ne semblait pas écouter. Mais au fond de son cahier, sa main traçait des symboles... identiques à ceux de son anneau. Il ne savait même pas pourquoi. Une écriture étrange, incompréhensible mais familière.

Il revoyait la scène... son ami Nao à genoux, l'ennemi en face, plus grand, plus fort, plus rapide. Il s'était interposé pour protéger son ami. Le choc, la douleur, la lame, le sang. Cette sensation de chaleur dans son crâne, le feu de la cicatrice, et l'anneau... apparaissant comme s'il l'avait toujours porté.

— Reizan, s'exclama soudain le professeur. Quelle est la réponse à l'exercice 12 ?

Un léger silence, puis d'une voix calme et détachée, Reizan donna la réponse exacte. Le professeur fronça les sourcils, pris de court. L'élève n'avait pas levé la tête, comme s'il n'avait pas besoin de réfléchir. Le ton, lui, était suffisant, presque méprisant. Comme si tout cela était bien au-dessous de lui.

La matinée de cours s'était déroulée dans un silence presque pesant pour Reizan. Les voix des professeurs devenaient un fond lointain, il avait pourtant répondu à chaque question avec une précision tranchante, sans la moindre émotion, comme un automate doué de conscience. Mais son esprit, lui, était ailleurs.

Quand la cloche sonna la pause déjeuner, la majorité des élèves se précipitèrent vers la cantine. Reizan, lui, s'était éclipsé, sans un mot, son bento toujours fermé dans son sac. Il cherchait le silence.

Il gravit les marches qui menaient au dernier étage, puis poussa discrètement la porte donnant accès au toit du lycée. Elle grinça légèrement, mais il s'en moqua. Un panneau « accès interdit » était fixé là, oublié par le temps, effacé par le vent. C'était justement pour ça qu'il venait ici.

Le vent soufflait fort, le ciel était d'un bleu clair, sans nuage. Ici tout semblait figé, il s'approcha du grillage, s'adossa contre le mur, et ferma les yeux quelques secondes. Il sentit son cœur battre au ralenti. Le poids de l'anneau à son doigt gauche. Et ce vide constant dans sa poitrine.

Un claquement sec résonna. Une voix rauque, énervée, fendit l'air.

— Putain... tu fais quoi ici, toi ?

Reizan ouvrit les yeux. Une silhouette s'était découpée dans la lumière du soleil. Une fille, les mains dans les poches, les sourcils froncés, mâchoire serrée.

Elle était... étonnamment belle. Pas dans le sens classique du terme, mais une beauté brute, indomptable. De longs cheveux d'un rouge vif attachés à l'arrache, des yeux ambrés remplis d'un feu incontrôlable. Sa jupe d'uniforme remontait à peine au-dessus des genoux, une chemise blanche froissée, sortie de la jupe, la cravate desserrée. Sa veste retroussée sur les avant-bras, comme si elle s'apprêtait à frapper quelqu'un.

Une clope allumée pendait au coin de ses lèvres. Elle était l'image même de la provocation.

— Tu sais pas lire le nouveau ? C'est marqué INTERDIT. Ici, c'est mon coin, mon calme, alors tu dégages.

Reizan ne répondit pas tout de suite. Il la regarda simplement, un long silence pesant s'installa entre eux. Puis d'une voix grave presque lasse, il articula :

— Tu fumes pour oublier, ou pour te faire remarquer ?

Ren écarquilla les yeux, un instant figée, elle grogna, vexée par la froideur et la justesse du commentaire. Sans réfléchir, elle ramassa une canette vide qui traînait près d'elle et la jeta en direction de Reizan. Elle frappa le mur juste à côté de sa tête, rebondissant avec fracas.

— T'as pas l'air de comprendre vite. Je t'ai dit de te casser !

Reizan ne bougea pas. Il tourna simplement son regard vers la canette au sol, puis vers elle. Il parla à nouveau, calmement, d'un ton tranchant :

— J'te dérange, alors que t'es déjà un chaos ambulant, intéressant.

Ren plissa les yeux, furieuse. Il lui faisait face, sans hausser le ton, sans bouger, sans trembler. Ce type l'exaspérait. Elle n'avait encore

jamais vu quelqu'un comme lui. Pas impressionné, pas en colère. Juste... détaché.

— T'es taré, mec...

Reizan se redressa, remit son sac sur l'épaule et passa lentement à côté d'elle.

Il descendit les marches sans se retourner. Ren resta figée, sa cigarette se consumant entre ses doigts. Elle souffla un juron, frustrée, puis éclata d'un petit rire nerveux.

— Quel enfoiré...

Et le silence du toit reprit sa place, comme si rien ne s'était passé. Les cours allaient reprendre.

La journée s'écoula ainsi jusqu'à la sonnerie annonçant la fin des cours.

Le couloir était saturé de bruit, de rires, de pas précipités. Les élèves se pressaient dans tous les sens. Reizan avançait à contre-courant, les écouteurs vissés aux oreilles, les mains dans les poches, l'esprit ailleurs.

Puis sans prévenir, une épaule heurta violemment la sienne.

Un impact sec. Brutal.

Le corps de Reizan vacilla à peine. Celui de l'autre non plus.

Reizan retira un écouteur, lentement, relevant le regard. Face à lui se tenait Daiki.

Grand musclé, au regard noir, droit comme une lame de katana, le visage fermé. Une énergie froide et impérieuse se dégageait de lui.

— T'as un problème ? lança Daiki, d'une voix grave, maîtrisée mais coupante, comme s'il n'attendait qu'un mot de travers pour lâcher ses poings.

— C'est pas moi qui bloque le passage comme une statue de musée, détends-toi.

Daiki s'approcha d'un pas. Le brouhaha autour d'eux semblait s'atténuer, comme si l'air lui-même retenait son souffle.

— Tu crois que tu peux jouer les fantômes dans ce lycée, mais t'as rien d'invisible. On te voit, et j'ai pas besoin de plus pour te jauger.

Reizan le fixa, le regard sombre, presque absent. Un sourire imperceptible effleura ses lèvres.

— Et moi j'ai pas besoin de plus pour savoir que t'aboies trop fort pour mordre correctement.

La mâchoire de Daiki se contracta.

Un silence tendu. Un duel de regards. L'un froid et distant, l'autre ardent et maîtrisé.

— Tu penses être spécial, hein ? finit par lâcher Daiki. Tu dégages ce genre d'énergie... malade. Comme si t'attendais que tout s'écroule pour montrer ton vrai visage.

Reizan pencha légèrement la tête comme intrigué.

— Peut-être, ou peut-être que t'as raison d'avoir peur de ce que tu sens chez moi.

Il recula d'un pas, puis remit son écouteur sans un mot de plus.

— Mais je t'en prie... continue de me jauger, si ça t'occupe.

Et il tourna les talons, nonchalamment, comme s'il venait simplement d'échanger quelques banalités avec un inconnu, et reprit sa route en direction de la supérette où il travaillait.

Daiki resta figé, le regard brûlant d'un feu contenu, les poings serrés, la tension vibrante autour de lui comme un champ magnétique.

Autour les élèves restaient à distance, silencieux, comme si l'air avait été tranché au couteau.

Un orage venait de frôler le sol, mais il n'avait pas encore frappé.

Sur le chemin, Reizan longea le fleuve calme bordé de hautes herbes. Des enfants jouaient plus loin, les couples s'embrassaient discrètement. Au loin, les trains passaient dans un grondement régulier. L'activité humaine vibrait tout autour... mais dans sa tête, il n'y avait que bruit sourd, douleur et confusion.

Au coin d'une rue bien animée, les néons fatigués de la supérette clignotaient mollement. L'endroit ne payait pas de mine, mais il y avait toujours du monde ; des lycéens affamés, des employés de bureau pressés, des habitants du quartier fidèles à leur routine.

La clochette au-dessus de la porte tinta faiblement lorsqu'il entra. Une odeur de pain chaud, de carton humide et de désodorisant bon marché flottait dans l'air. Derrière le comptoir, un vieil homme levait les yeux. Son visage creusé portait les traces d'une vie marquée par le deuil mais ses yeux restaient d'une bienveillance désarmante.

— Ah Reizan... pile à l'heure, comme toujours.

Reizan acquiesça d'un simple mouvement de tête. Il attrapa le tablier noir pendu à l'arrière, l'enfila sans un mot et se glissa derrière le comptoir. Ses gestes étaient précis, efficaces. Ranger les étagères, vérifier les dates, encaisser les clients. Tout cela, il le faisait sans vraiment y penser. Son esprit, lui, restait prisonnier du

cauchemar de ce matin, et des murmures qu'il croyait entendre encore résonner dans un coin de son crâne.

La voix rauque... les mots qu'elle avait prononcés.

— Tu as échoué... tu n'étais rien... tu n'es toujours rien.

Chaque mot avait été comme un poison distillé dans son âme. L'anneau à son doigt semblait plus froid que d'habitude, presque glacé. Il le fixait parfois, entre deux clients, perdu dans son éclat étrange. Les inscriptions y dansaient comme des ombres vivantes.

Le vieux patron, malgré sa discrétion, observait son employé. Il avait remarqué les absences, les silences prolongés, les tremblements légers parfois. Mais il ne posait pas de questions, il avait lui-même connu la douleur, et il savait que certains fardeaux ne se partageaient pas.

Vers 21 h la supérette se vida peu à peu. Les lycéens étaient rentrés, la rue se calmait. Reizan sortit quelques cartons pour les ranger à l'arrière. Là, dans le calme du stock, il ferma les yeux une seconde. Mais l'image revint, le sang, la douleur, le visage de Nao au sol, inerte.

Une bouffée de chaleur envahit son crâne. Il serra les dents, posa une main sur son œil, comme pour raviver une cicatrice fantôme.

— Pourquoi moi ...?

— Reizan ?

La voix du patron le tira de ses pensées, il entrouvrit la porte.

— Tu veux un petit thé ? Il reste un peu de celui au yuzu...

Reizan hésita un instant, puis hocha la tête.

— Ouais... pourquoi pas.

Il s'assit sur le tabouret derrière la caisse. Le vieil homme lui tendit une petite tasse fumante. Le parfum doux du yuzu emplit ses narines. Une bouffée de réconfort, presque suffisante pour apaiser les ténèbres.

— Tu sais... On croit parfois que certaines douleurs nous définissent, dit le vieux, les yeux fixés sur la rue déserte. Mais parfois... elles nous préparent à ce qu'on est vraiment destiné à devenir.

Reizan ne répondit pas mais pour la première fois depuis longtemps, le silence lui parut moins oppressant.

Il était un peu plus de 23 h lorsque la clochette familière tinta pour la dernière fois. La supérette plongea dans un silence paisible, éclairée seulement par des néons fatigués, Reizan salua le vieux patron d'un simple signe de tête avant de franchir la porte.

Dehors, l'air était frais et humide. La rue autrefois animée était devenue une allée quasi déserte, à peine éclairée par quelques

lampadaires jaunâtres qui jetaient des ombres longues et distordues sur les murs. Des scooters passaient au loin, leurs moteurs grinçants, résonnant dans l'obscurité.

Reizan enfonça ses mains dans les poches de son manteau noir, le col relevé jusqu'aux joues. Il marchait lentement, machinalement, le regard fixé sur son anneau. Le métal semblait capter une lueur étrange, presque organique. Une pulsation froide, lourde, presque comme un battement de cœur... mais étranger au sien.

— Tu as échoué...

La voix du cauchemar revint, sifflante, moqueuse.

— Tu n'étais rien... tu ne seras jamais rien.

Ses mâchoires se crispèrent. Les mots s'étaient incrustés en lui comme une lame tordue. Ils vibraient dans sa poitrine, dans sa gorge. Il n'arrivait pas à les chasser. Il avait toujours eu ces rêves mais jamais aussi clairs, jamais aussi cruels.

Il traversa le pont qui surplombait le fleuve. L'eau noire reflétait les lumières lointaines de la ville comme un miroir brisé. Autour de lui le silence, un chien aboya au loin. Les roseaux frémirent. Tout paraissait irréel, comme s'il marchait encore dans son rêve.

— Pourquoi moi ? Pourquoi cet anneau ? Pourquoi ces visions ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je raté ?

Il serra les dents, son souffle accéléra. Son cœur cognait fort, non pas de peur... mais de rage. Une rage muette, froide, contenue depuis trop longtemps.

Il bifurqua dans une ruelle étroite, bordée de murs en béton tagués. Une poubelle était posée là, à moitié renversée. D'un coup, sans prévenir, il leva son pied et frappa violemment le conteneur en métal. Le bruit métallique résonna violemment entre les murs. La douleur explosa dans son orteil, brutale et vive, lui traversant la jambe comme un éclair.

— Tch... MERDE !!

Il s'écroula presque, plié en deux, tenant sa jambe comme si elle allait se détacher. La douleur le ramenait violemment à la réalité. Il respirait fort, haletant, les yeux écarquillés. Le calme revenu, il se redressa lentement. Son souffle devint plus lent, plus lourd. Il posa son dos contre le mur froid, la tête levée vers le ciel sans étoiles. Il sentait encore son cœur battre dans sa tempe, dans sa mâchoire serrée, dans sa jambe endolorie.